

Le Dit de J.M.G. Le Clézio

L'écrivain franco-mauricien et Prix Nobel de littérature a accordé un entretien exclusif au journal ASIA, le 30 novembre 2009, à Tokyo. Dans le cadre de la série des « Dits d'Asie », cette interview a été préparée par les élèves des rédactions ASIA des lycées de Port-Vila, Séoul et Tokyo. Elle a permis de découvrir différentes facettes de la vie de J.M.G. Le Clézio en Océanie ou en Asie et de l'interroger sur son grand amour du cinéma. Cette « interview régionale », a permis de mieux connaître la vie de J.M.G. Le Clézio.

Celle d'un enfant de la guerre, d'un écolier passionné de géographie et de cinéma puis d'un étudiant en littérature attiré par la médecine. De la Thaïlande à la Corée, en passant par le Vanuatu et le Japon, l'écrivain a livré quelques unes de ses impressions sur les sociétés asiatiques et océaniques qu'il a côtoyées et aimées. Ce « Dit de J.M.G. Le Clézio » est le message d'un humaniste au long cours, d'un grand écrivain toujours à la rencontre de l'Autre et d'un voyageur de l'imaginaire attiré depuis longtemps par le 7^{ème} Art.

ASIA - Dès l'âge de 7 ans, vous écrivez vos premiers textes consacrés à la mer. A 23 ans, vous publiez *Le Procès verbal*, qui obtient le Prix Renaudot. Dans « les premiers ormeaux du chemin » de votre vie, pensez-vous avoir été un enfant précoce ou un jeune homme pressé ?

J.M.G. Le Clézio : J'ai été surtout victime de l'époque, parce que c'était une époque qui suivait la Deuxième Guerre mondiale. C'était une époque où les enfants ne sortaient pas beaucoup parce qu'ils étaient enfermés dans leur maison du fait que tout était miné. Il y avait des mines un peu partout et nous avions l'interdiction d'aller jouer au ballon dans les champs. Il fallait donc occuper son temps et j'ai occupé mon temps en commençant par écrire. Nous n'avions pas non plus de télévision à l'époque et les moyens de se distraire étaient de créer quelque chose. Mon frère aussi écrivait. Nous écrivions chacun nos romans et nous les échangeons. C'était une distraction.

Durant votre scolarité, quelle était votre matière préférée ?

J'aimais beaucoup la géographie, je faisais des cahiers de géographie qui étaient très, très, très, soignés avec des drapeaux de chaque pays et la population. Tout cela propre et très bien tenu.

Et la matière que vous aimiez le moins ?

Je dois dire à ma grande honte que c'était les mathématiques mais ce n'était pas parce qu'elles ne m'intéressaient pas. C'est parce que j'avais des notes catastrophiques et je n'avais pas l'esprit logique qu'il fallait. Mais j'ai toujours pensé que si je m'étais donné un peu de mal, j'aurais pu remonter la pente.

Au Lycée de Nice, quelle filière avez-vous suivie et saviez-vous déjà ce que vous alliez faire après le baccalauréat ?

J'ai suivi une filière littéraire parce que mes notes dans les sciences n'étaient pas brillantes mais j'aurais bien aimé faire médecine. Ce sont des études que j'aurais aimé faire. D'ailleurs, pendant que je suivais des études littéraires à



J.M.G. Le Clézio. A sa droite, calligraphie de « Ryo » (*le voyage*) par Ken Kopff ; en fond, tableaux de Stéphane Leroux. (© ASIA)

l'université à Nice, en même temps j'allais en auditeur libre aux cours de médecine ou aux cours de psychiatrie parce que je trouvais ça très intéressant. Mais je n'avais pas les compétences pour devenir médecin.

Elève, avez-vous pratiqué certaines activités périscolaires qui ont eu une influence marquante sur vos études ou votre carrière ? Par exemple, de la musique, du dessin, un club cinéma, un atelier d'écriture ...

Je n'ai pas fait tout cela mais j'ai pratiqué la projection de films. J'avais un vieux projecteur et des films. Je faisais du montage et j'organisais des projections privées dans l'appartement de ma grand-mère avec ce vieux projecteur. J'aimais beaucoup cela.

À l'âge de 27 ans, vous effectuez votre service militaire en Thaïlande en tant que coopérant. Vous en êtes expulsé pour avoir dénoncé la prostitution infantile. Pouvez-vous nous parler de cet acte de révolte et de ses conséquences peut-être ... prédestinées ?

Ce n'était pas aussi simple que cela. Il y a eu une conjuration de faits qui ont conduit à mon expulsion. C'est vrai que j'avais publié un entretien dans lequel je disais que la prostitution infantile était un des grands crimes à l'époque, que c'était un des grands problèmes de la Thaïlande. On m'avait chargé d'enseigner les sciences politiques à l'université de Thammasat à Bangkok, et j'avais eu la malencontreuse idée d'inclure dans le panel des politiques dont j'enseignais le message, Mao Zedong, interdit en Thaïlande. Donc des élèves m'ont dénoncé et cette conjonction d'événements a abouti à mon expulsion.

Comparée à d'autres continents, l'Asie est peu présente dans votre œuvre littéraire ? Quelles en sont les raisons ?

Je n'écris pas sur mes voyages véritablement. Je pense donc que l'Asie est présente mais d'une façon plus détournée, moins directe, par des paysages, par des scènes de rue. Par exemple, j'ai vécu un long moment en Corée, à Séoul. C'est une ville que j'aime beaucoup et même si ça n'apparaît pas directement, si je ne mentionne pas Séoul, je pense toujours à ses ruelles traversées par des fils électriques et la pluie... Tout cela rentre dans le décor de ce que j'écris.

De l'Asie, Monsieur Le Clézio, nous allons voyager vers l'Océanie et rejoindre le Vanuatu, où les élèves de la rédaction du Lycée français de Port-Vila souhaitent vous poser quatre questions. Je les poserai en leur nom et au nom de Prisca Mabonlala Virelala, élève native de l'île de Raga et rédactrice au journal ASIA.

Aviez-vous l'intention d'écrire un livre en venant au Vanuatu, ou bien l'inspiration vous est-elle venue après avoir séjourné dans notre archipel ?

C'est une aventure complexe parce que j'avais été invité à bord d'un bateau qui voyageait, un bateau sur lequel se trouvaient d'ailleurs beaucoup de lycéens, qui voyageaient autour du monde et allaient de pays en pays, de continent en continent. Ils voulaient faire le tour du monde en partant des Etats-Unis et terminer la course en Europe. On m'a proposé de rejoindre ce bateau à un certain point. On m'a demandé de choisir le point et j'ai choisi le Vanuatu parce que je ne connaissais pas. J'ai pensé que je n'aurais jamais d'autres occasions dans ma vie de me rendre dans ce pays en bateau. J'aime beaucoup arriver en bateau dans un pays. C'est très différent que d'arriver en avion. C'est un peu l'aventure. Ce voyage était organisé par l'Encyclopédie Britannique qui en avait financé une partie. Chaque personne qui montait à bord de ce bateau devait écrire un journal de bord dans lequel elle racontait ce voyage. J'ai un peu triché parce qu'au lieu de raconter mon journal de bord, j'ai parlé du Vanuatu uniquement. Je n'ai pas parlé du bateau mais j'ai parlé du Vanuatu.

Vous qui avez beaucoup voyagé, avez-vous senti une particularité dans les contes traditionnels du Vanuatu ?

Je ne les connaissais pas. J'ai eu la chance de rencontrer une conteuse très étonnante, Charlotte Waimatansuè qui a raconté pendant plusieurs soirées des contes très intéressants et très vivants parce qu'ils ne sont pas écrits. C'étaient des contes qui avaient été transmis oralement jusqu'à elle. La particularité est que ce sont des contes toujours pleins d'humour. Il y a toujours une situation drôle dans ces contes. Même quand on raconte des choses qui sont un peu tragiques, il y a un moment où c'est drôle et c'est cet humour du Vanuatu que j'aime bien.

Votre livre s'appelle *Raga*, approche du continent invisible. Pourquoi cette expression "continent invisible" et qu'avez-vous "vu" dans notre archipel ... "invisible" ?

Je l'ai appelé continent invisible parce que les navigateurs pendant très longtemps sont passés à côté sans le voir. Et même les premiers navigateurs européens comme Pedro de Queiros, qui a abordé les côtes du Vanuatu, ne savait pas du tout ce que c'était et n'en a rien rapporté de très intéressant. Il n'a fait qu'effleurer cet endroit et je généralisais cette idée au fait que beaucoup de voyages, de découvertes étaient faits par hasard et sans vraiment le vouloir. Cristobal Colon par exemple est passé à côté de l'Amérique sans se rendre compte de ce qu'il voyait, il n'a pas imaginé qu'il découvrirait l'Amérique et même les grands conquérants du continent américain ont conquis des pays de façon malencontreuse, sans rencontrer les sociétés dans lesquelles ils allaient.

Ils cherchaient de l'or, ils cherchaient des esclaves, des matières premières mais ils ne se rendaient pas compte de ce qu'ils voyaient. Donc ils étaient aveugles. Ce n'est pas que le continent était invisible, c'est eux qui étaient aveugles et ne le voyaient pas.

Les monnaies traditionnelles du Vanuatu ont longtemps été : la natte, les cochons ou leurs dents spiralées... Encore aujourd'hui ces objets sont utilisés dans de nombreuses cérémonies. Que peut-on espérer pour les petites îles comme les nôtres écartées mais touchées aussi par la mondialisation ?

Une certaine forme de résistance puisque je crois que la personne qui pose cette question est de l'île de Pentecôte, qu'on appelle aussi Raga. La monnaie dans cette île, ce sont les nattes en roseau, de très très belles nattes en roseau, qui sont seulement tissées par les femmes. J.M.G. Le Clézio par Joël Ito (2nde B)



Elles utilisent toujours ces nattes pour payer des éléments de leurs vies. Par exemple, la scolarité des enfants, ce sont elles qui la payent en apportant les nattes de roseau. Donc, il faut résister à la mondialisation et ça c'est une des bonnes façons.

Nous faisons un retour en Asie, Monsieur Le Clézio, en Corée cette fois. Les questions que je vais vous poser ont été préparées par la rédaction d'ASIA de Séoul. Je vous en poserai également en tant qu'élève coréenne du lycée français et journaliste d'ASIA.

Pourquoi avez-vous accepté d'enseigner la littérature française dans une université de Séoul entre 2007 et 2008 ?

J'étais déjà venu plusieurs fois en Corée, la première fois il y a six ans. Chaque fois que je suis venu en Corée, notamment à l'invitation de la fondation Daesan, j'ai eu l'impression d'un pays très différent des autres pays d'Asie que je connaissais déjà, comme le Japon ou la Chine. J'ai eu envie de découvrir ce caractère particulier de la Corée. De plus, les Coréens sont des gens très agréables, pleins d'humour, qui savent s'amuser et qui aiment bien boire, rire, danser et chanter. J'ai donc trouvé l'accueil très agréable. Lorsqu'on m'a proposé d'enseigner à l'Université d'Ewha, à Séoul, je n'ai pas hésité parce que j'ai pensé que c'était une expérience unique pour pouvoir mieux connaître la Corée et en particulier la ville de Séoul.

Peut-on écrire sur la Corée sans être condamné à rester le témoin extérieur d'une société, d'une Histoire que personne, même le peuple coréen lui-même, divisé depuis 1945, ne semble maîtriser ?

Tout à fait d'accord avec vous. Du reste, je n'ai pas écrit sur la Corée.

La Corée du Sud tournée vers le futur, la Corée du Nord tournée vers le passé : le parallèle est-il osé ou simpliste ?

Il n'est pas vraiment simpliste, il est plutôt tragique parce qu'effectivement, lorsqu'on voit des images qui proviennent de la Corée du Nord – moi, je ne suis pas allé en Corée du Nord –, on a l'impression d'une population qui est prisonnière d'une sorte de folie. Cette folie qui consiste à maintenir un système archaïque, ultra militariste, dans un monde où tout va plutôt vers la

communication et les échanges. Et nous ne pouvons que souhaiter la réconciliation des deux Corée et la rencontre de ces deux « parties » de la population coréenne qui sont de la même langue et de la même culture.

Vous aimez et connaissez bien le cinéma coréen contemporain (1). Comment le définiriez-vous ?

Il est très compliqué. Ce n'est pas un cinéma simple ! Il y a le pire et le meilleur, il y a des films très violents comme les films de Park Chan-wook, des films très délicats et très appliqués sur la société comme ceux du romancier Lee Chang-dong. Donc, j'apprécie cette variété dans le cinéma. J'ajouterais que lorsque je vois des films produits aujourd'hui par l'école de cinéma à Séoul, je constate que la jeune génération est très talentueuse et très prometteuse. C'est un cinéma encore jeune, mais plein de promesses.

Pourquoi le film *Ugetsu monogatari*, *Les Contes de la lune vague après la pluie* de Mizoguchi, a-t-il été un choc esthétique pour vous ?

C'est parce que je n'avais jamais vu de films d'art jusque là. J'avais 14 ou 15 ans, je passais dans les rues, en France et je vois un cinéma qui affichait ce film qui était déjà un film ancien à l'époque. Et je suis entré, par curiosité parce que je n'avais jamais vu de films japonais. Et j'ai été très étonné que le cinéma ne soit pas seulement des films d'actions, des westerns, des films de guerre ou des romances musicales. Tout à coup, j'étais devant un cinéma qui racontait quelque chose de profond et de fort, qui parlait d'un temps historique, mais qui pouvait aussi être le présent.



« J'aimerais réaliser un film en Corée »

Aimeriez-vous que vos livres soient adaptés au cinéma ? Ou même réaliser un film ?

Réaliser un film ? Oui, j'aimerais bien, je n'ai pas renoncé à ce projet d'ailleurs. J'aimerais réaliser un film en Corée justement. J'aime beaucoup les acteurs et les actrices coréens, c'est pourquoi j'aimerais bien faire cela en Corée. Mais l'adaptation d'un roman au cinéma ne m'intéresse pas énormément. Je pense que ce sont des modes d'expressions très différents, et il faut qu'un cinéaste soit très talentueux pour adapter un roman. Je n'ai jamais encore vu l'adaptation d'un roman qui me satisfasse. « Madame Bovary » par exemple, est un beau film mais qui me semble imparfait. Je ne retrouve pas la profondeur du roman dans ce film, un film de Chabrol je crois. J'ai vu l'adaptation du « Procès » de Kafka, et ce n'est pas satisfaisant non plus. Donc je n'attends rien de l'adaptation d'un film, il faut que le réalisateur réinvente complètement l'histoire.

Vous avez voyagé à Kyushu, aux îles d'Amami, à Hokkaido, peut-être un jour à Okinawa ... préférez-vous les périphéries rurales du Japon à ses centres urbains ?

Ce n'est pas que je les préfère mais je pense qu'il faut les rencontrer en même temps que l'on rencontre le centre d'un pays. Le Japon est un pays assez centralisé, comme l'est la France aussi. Et qu'est-ce que l'on connaît de la

France si l'on va seulement à Paris ? Il faut aussi aller voir la Bretagne, et le Midi... Toulouse qui est une ville merveilleuse. Il faut connaître aussi la périphérie.

Lors d'une conférence commune avec Kenzaburô Ôe donnée à la Maison franco-japonaise, vous avez affirmé que vous étiez un « fils de la guerre ». Vous avez mentionné également l'importance de la fin de la colonisation. Pensez-vous que ce double contexte historique ait déterminé votre façon d'écrire, de penser et même de vivre ?

Oui, certainement, la guerre c'est indéniable, c'est elle qui m'a donné le besoin d'écrire, pour m'échapper, me libérer de la prison de l'après-guerre. Oui, c'est indéniable. Et aujourd'hui encore, il y a des pays en guerre dans le monde et je ne peux pas m'empêcher de penser aux enfants et aux adolescents de votre âge, qui vivent dans des conditions difficiles, au milieu des bombes et des attentats. Comment arriveront-ils à s'en sortir ? Cela me trouble parce que je me souviens de tout cela.

En conclusion de cet entretien, quel message souhaiteriez-vous adresser aux jeunes des lycées français à l'étranger ?

Je ne connais pas beaucoup de lycées français à l'étranger, mais ce lycée, ici, me donne beaucoup d'espoir. Je ne peux que vous féliciter du sérieux et de l'attention que vous portez aux études, à la langue française. La langue française, ce n'est pas une langue universelle, n'allons pas dire cela, mais c'est une langue qui a une histoire ancienne, et je pense que pour améliorer les relations entre les nations, il est bon de connaître les histoires et les langues des pays anciens. Et je souhaiterais vivement qu'en France, et dans d'autres pays aussi, on puisse étudier la langue coréenne, la langue japonaise. La langue anglaise aussi, parce que les Français ne parlent pas très bien l'anglais ! Ce serait un progrès dans les relations. Vous êtes donc à la pointe du progrès et je vous en félicite.

Propos recueillis par Clarisse Tistchenko, Hanna Kim, Romane Le Maut, Andreas Elledge (ASIA Tokyo).
Entretien préparé avec les élèves d'ASIA Séoul et la rédaction d'ASIA Port-Vila représentée par Prisca Mabonlala Virelala.



J.M.G. Le Clézio entouré des élèves du Dit d'Asie de Tokyo : (de gauche à droite) Ken Kopff, Joël Ito, Sangam Chouchan, Clarisse Tistchenko, Andreas Elledge, Hanna Kim et Romane Le Maut. (Photographie : © ASIA - Farid El Khalki).



J.M.G. Le Clézio durant son interview (© ASIA)

- (1) - Dans *BALLACINER*, paru en 2007 chez Gallimard, J. M. G. Le Clézio publie trois entretiens qu'il a réalisés avec des cinéastes coréens : Park-Chan-wook, Lee Chang-dong et la réalisatrice Lee Jeong-hyang. Tout au long de ce très beau livre écrit avec les yeux du cinéophile et la sensibilité de l'écrivain, J.M.G. Le Clézio consacre aussi des « intermèdes » au cinéma japonais et à deux maîtres : Ozu et Mizoguchi.



Calligraphie de « Ryo » (le voyage) réalisée par Ken Kopff et offerte à JMG Le Clézio.

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef-d'œuvre de la littérature japonaise du X^e siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).

merci au Lycée Franco-
Japonais de Tokyo,
un endroit de départ
vers de merveilleuses aventures!
En souhaitant bonne chance,
bon vent à tous les élèves,
et en disant merci à l'équipe
du *Le Clézio*
novembre 2009

**Dédicace de JMG Le Clézio sur le Livre d'or de la
rédaction d'ASIA du Lycée franco-japonais de Tokyo**

« Le Dit de JMG Le Clézio »

Intervieweurs : Andreas Elledge (2^{nde}), Clarisse Tistchenko, Hanna Kim, Romane Le Maut (3^{ème}).

Calligraphe: Ken Kopff (Tle S-OIB)

Dessinateurs: Joël Ito (2^{nde})

Réalisateur/ Photographe : Sangam Chouchan (2^{nde})

Chargée de communication : Clarisse Tistchenko (3^{ème})

Réalisation (Tokyo) : Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Stéphane Leroux (documentaliste et photographe d'ASIA), Farid El Khalki (informaticien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie).

Réalisation (Séoul) : Nicolas Deroo (enseignant d'histoire-géographie) – Elèves de la rédaction d'ASIA Séoul.

Réalisation (Port-Vila) : Charles-Edouard Saint-Guilhem (enseignant de lettres et de philosophie) – Elèves de la rédaction d'ASIA Port-Vila coordonnées par Prisca Mabonlala Virelala (1^{ère}).

Conception et coordination du Dit d'Asie : M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien
du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel
de l'Ambassade de France.

Remerciements : Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur ; M. Francis Maizières, Conseiller culturel adjoint et le Pr Marc Humbert, Directeur de la maison franco-japonaise.

Contact : asia*lfjtokyo.org

(*=@)